

Milani, Mohsen M. *The Making of Iran's Islamic Revolution : From Monarchy to Islamic Republic*. Boulder (Col.), Westview Press, Coll. « Westview Special Studies on the Middle East », 1988, 375 p.

Jean-René Chotard

Volume 21, Number 2, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/702678ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/702678ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chotard, J.-R. (1990). Review of [Milani, Mohsen M. *The Making of Iran's Islamic Revolution : From Monarchy to Islamic Republic*. Boulder (Col.), Westview Press, Coll. « Westview Special Studies on the Middle East », 1988, 375 p.] *Études internationales*, 21(2), 425–426. <https://doi.org/10.7202/702678ar>

faut observer pour saisir la dynamique du système commercial international à l'aube des années 1990.

Pierre MARTIN

*Département de science politique  
Northwestern University, Evanston (Ill.)*

## **HISTOIRE DES RELATIONS INTERNATIONALES**

MILANI, Mohsen M. *The Making of Iran's Islamic Revolution: From Monarchy to Islamic Republic*. Boulder (Col.), Westview Press, Coll. « Westview Special Studies on the Middle East », 1988, 375p.

Plus que l'histoire d'une décennie, ce sont les trente dernières années de l'Iran qui sont analysées dans l'ouvrage de M. Milani, dont le présent texte constitue la version remaniée pour fins d'édition d'un Ph. D. soutenu à l'Université de Californie.

Trente années au terme d'une histoire longue dont l'auteur rappelle la force des institutions sociales traditionnelles et leur lien avec le shiisme. Ainsi que d'autres pays porteurs des anciennes civilisations d'Asie, la Perse, appelée Iran depuis les années 1930 a été longuement placée sous l'influence de l'Occident. Le mouvement constitutionnaliste de 1896-1907 échoue par suite de l'opposition des Britanniques. Un homme fort, Reza Khan, devenu en 1925 Reza Shah, fondateur de la dynastie Palhavi, tente une modernisation de l'État en s'inspirant des méthodes de la Turquie voisine. Il est déposé en 1941 par les Britanniques qui ne veulent pas d'un Iran neutre pendant la Deuxième Guerre mondiale. Mais désormais les Américains prennent la relève de Londres. A. Millsbaugh réorganise les finances et N. Schwarzkopf,

la police. En 1953, la CIA aide au renversement du gouvernement nationaliste de Mossadeq et consolide le pouvoir du successeur et fils de Reza, Mohammed, souverain faible très lié à Washington.

Le nouveau Shah entreprend alors une profonde réforme de l'économie et de la société, qui s'appuie sur une mise en valeur plus systématique du pétrole. « Révolution blanche », ainsi que l'appelle l'auteur, cette réforme mérite l'emploi du premier terme à cause de l'impact qu'elle exerce sur la société iranienne, son qualificatif souligne qu'elle est décidée par en haut, dans l'entourage limité du Shah. Elle est ici présentée comme l'amorce d'une réaction qui conduira à la révolution islamique des années 1980. Cette modernisation heurte en effet les intérêts des groupes de commerçants connus sous le nom de « Bazar », et, à travers eux elle atteint le réseau des ulamas qui constituent toute la structure religieuse du shiisme iranien. Un chef religieux en particulier acquiert dans les circonstances prestige et influence, il s'agit de l'ayatollah R. Khomeini dont la force ne sera pas ébranlée par les exils successifs que lui impose le Shah.

La thèse de l'auteur se situe dans l'interprétation de cette dynamique. Selon l'auteur, la frénésie d'industrialisation, aussi impressionnante soit-elle dans ses résultats, conduit à un développement inégal. La modernisation entraîne l'essor de nouveaux groupes sociaux sans affaiblir l'influence des couches sociales traditionnelles. Le Shah espérait, prétendait, écrit M. Milani, que son autocratie anachronique pourrait subsister et se consolider grâce à la combinaison d'une mobilité des élites, de la participation forcée à la politique dans les limites imposées par le souverain, de l'injection de pétro-dollars dans l'économie et de l'expansion de celle-ci. L'économie connaît d'ailleurs un boom exceptionnel et la crise pétrolière de 1973 augmente

encore les revenus de l'Iran. Le Produit National Brut (en dollars constants, prix 1974) passe de 10,4 milliards \$ en 1960 à 51 milliards \$ en 1977. Mais plus qu'une transformation de la société iranienne, toutes ces mutations provoquent des dislocations sociales nombreuses. L'influence des religieux s'accroît et le shiisme devient le refuge à la fois des laissés-pour-compte et l'identification des valeurs nationales. Les ulamas dénoncent l'Occident et sa pénétration que l'auteur appelle « Westoxication » (p. 141).

Deux importants chapitres analysent la période qui, de janvier 1977 à février 1980, voit l'effondrement du pouvoir monarchique et l'ouverture d'une ère de fluctuations. Au passage, le rôle des États-Unis fait l'objet d'un examen. Consacré par Nixon, en 1972, comme l'allié majeur de l'Amérique dans la zone du golfe Persique, le Shah semble attendre conseil et aide de Washington. Mais la capitale américaine paraît hésiter et se contredire. À l'endroit de l'Iran, M. Milani identifie quatre centres américains de décision: la Maison-Blanche, le Département d'État, le National Security Council et l'ambassade des États-Unis à Téhéran. Les signaux qui arrivent de Washington sont de plus en plus difficiles à interpréter pour le souverain, miné par la maladie. L'ultime mission du général Huyser à Téhéran prolonge dans les premières journées de 1979 les mêmes tergiversations. Washington conseille-t-il au Shah le recours à l'armée pour briser par quelques milliers de morts, ainsi qu'il arriva lors de chaque grande émeute, ses oppositions? Le général vient-il seulement veiller à la sécurité des installations américaines établies le long de la frontière soviétique? Questions illusoirees puisque le 7 janvier l'ambassadeur W. Sullivan avise le Shah qu'il lui reste seulement à quitter son trône et son pays.

Si la chute du souverain marque l'exaspération des témoins au sein de la

société iranienne, elle correspond à un paroxysme d'attitude anti-occidentale. L'épisode de l'ambassade américaine à Téhéran en apporte un peu plus tard l'illustration. Il ne se trouve plus d'obstacle pour instaurer un régime conforme aux vœux des traditionalistes. De retour en Iran, Khomeini établit un Conseil islamique de la révolution. Pendant quelques mois coexistent, plus que collaborent, tous les groupes qui ont travaillé à la chute du Shah. Mais le clergé organise ses propres institutions parallèles à celles des gouvernements de transition (Bakhtiyar, Bazargan). En septembre 1979, la proclamation de la Constitution islamique achève de marginaliser tous les autres groupes. Les drames ne font pas défaut, ainsi que dans beaucoup de révolutions, des artisans de la première heure tombent victimes ensuite. Le président élu Bani Sadr doit s'enfuir... Le ministre des Affaires étrangères S. Qotbzadeh est accusé en avril 1982 et exécuté.

La guerre avec l'Irak a pu aider la Révolution iranienne au lieu de l'affaiblir, ainsi que le signale l'auteur. La ferveur religieuse employée pour défendre la nation a resserré autour des ayatollahs les divers groupes sociaux. L'étude ne dépasse pas le milieu des années 80, mais la seconde partie de la décennie confirme l'analyse. Trois mois après la mort de Khomeini (juin 1989), est établi en charge de dirigeant un homme qui, depuis les prisons du Shah, jusqu'à la direction des groupes appelés les « gardiens de la révolution », s'est acquis une expérience certainement difficile à surpasser. Il s'agit de l'ayatollah M. Rafsanjani. Peu importe la durée de cette révolution islamique, le livre de M. Milani aide à saisir combien un Iran autre existe désormais.

Jean-René CHOTARD

*Département de sciences humaines  
Université de Sherbrooke, Canada*